

Femmes soviétiques : "on aimerait bien avoir vos soucis !"

Autor(en): **Michellod, Michèle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [8-9]

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FEMMES SOVIETIQUES

« ON AIMERAIT BIEN AVOIR VOS SOUCIS ! »

Il y eut jadis le « charme slave », concept flou qui masquait la véritable femme russe. Après la Révolution d'Octobre et jusqu'à la mort de Staline, ce fut le cliché de la femme soviétique, bâtie en bahut et balayant les gravats par — 15°. Les deux stéréotypes, comme de vieilles pantoufles, sont faciles à mettre, mais bons à jeter.

Journaliste d'origine russe, Nadine Puissesseau, au fil de ses voyages, observe l'URSS depuis bientôt 20 ans, et pose un regard attentif sur les femmes, sur leur vie quotidienne souvent épuisante et incohérente.

Empruntons-lui certaines définitions de l'inventaire qu'elle a dressé sur des mots-clés cernant les réalités soviétiques féminines. (1)

CONTRACEPTION

La politique de natalité est une source de drames. Le Parti souhaite voir se multiplier les familles de trois enfants et interdit l'usage de tout contraceptif. Ils ne sont prescrits qu'en cas de maladie grave ou aux femmes et aux filles de la Nomenklatura...

Néanmoins, 61,2 % des familles urbaines ont un seul enfant. Comment font-elles ? Une des réponses est l'avortement légal et gratuit jusqu'à la douzième semaine, devenu en fait le principal moyen de régulation des naissances.

Le taux de natalité nettement plus haut des républiques asiatiques et musulmanes par rapport à celui des républiques européennes de l'URSS, préoccupe les dirigeants. Des mesures ont été adoptées pour encourager les femmes à la maternité : congé de 12 à 18 mois, allocations mensuelles, congé payé pour la garde d'un enfant malade.

COURSES

Une femme passe de trois à cinq heures par jour en courses et travaux domestiques. Les files d'attente sont telles qu'il faut compter au moins une heure chaque jour à faire la queue. « Lorsqu'il n'y a pas de queue devant un magasin, on n'y entre même pas. On part du principe que ce qui est disponible est sans intérêt... »

L'organisation de la vie quotidienne étant exécrable, un système parallèle de trucs et de trocs s'instaure devant lequel le gouvernement s'inquiète.

CRECHES

93 % des femmes soviétiques travaillent ou étudient. Qu'il n'y ait pas assez de crèches, qu'elles disposent de peu de puéricultrices, que les jardins d'enfants soient très éloignés du domicile, tout le monde le sait, mais personne ne s'en plaint. Ah ! le privilège d'avoir chez soi une « Babouchka », précieuse grand-mère amenant les enfants à l'école et faisant la queue là où il y a arrivage !

DIVORCE

A vingt-cinq ans, deux jeunes couples urbains sur trois sont divorcés. Des millions de très jeunes femmes se retrouvent ainsi seules, souvent avec un enfant. Elles reçoivent une maigre pension de l'Etat. L'ex-mari, lui, n'a aucune responsabilité. La situation est une chausse-trape : impossible de vivre ensemble sans être mariés, impossible, durant ces années de passion juvénile, de se protéger des grossesses ; alors, quand vient le divorce — accordé en trente minutes

—, il faut vite travailler, retourner si possible chez les parents et... chercher un deuxième mari.

FEMINISME

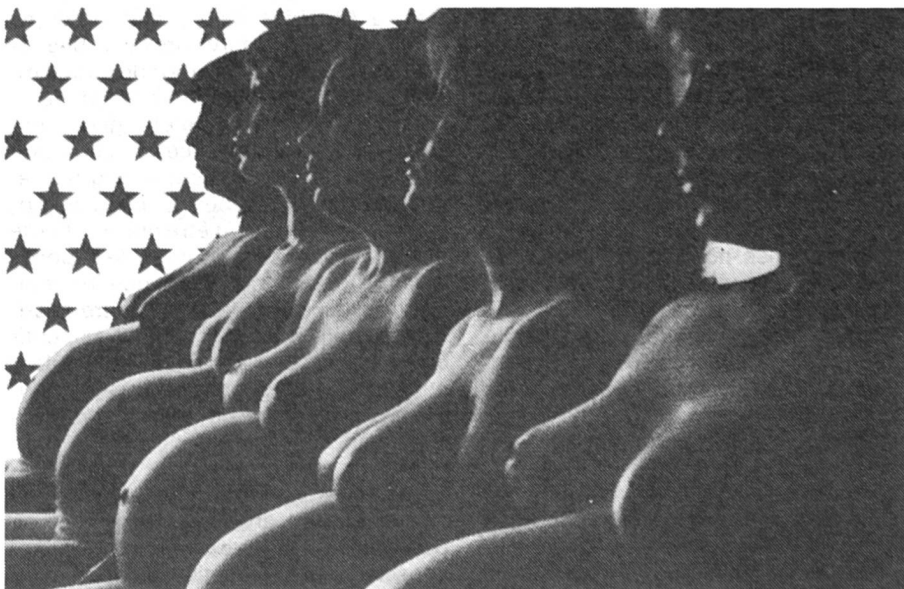
Une jeune Française demande à une Soviétique, à Moscou, au cours de l'été 1983 : « Le féminisme chez vous, ça existe ? » La Moscovite regarde longuement la Parisienne avant de répondre : « Le féminisme ? On aimerait bien avoir vos soucis ! »

GENERATIONS

La Révolution soviétique a 67 ans. Aux grands-mères Courage des années quarante qui marquent l'irrésistible ascension de la femme soviétique, ont succédé les bâtisseuses de carrière des années cinquante, revanchardes et arrivistes. Puis celles par qui le scandale arrive, les jeunes femmes de l'après-stalinisme. La petite dernière enfin, coincée entre la ligne du Parti, celle de ses jeans et sa ligne de chance d'aller un jour voir ailleurs comment ça se passe...

LOGEMENT

Près de 30 % des familles vivent encore en appartements communautaires,



Cette photographie de femmes russes qui attendent le dernier examen prénatal dans une maternité de Moscou, a été publiée par la presse soviétique afin d'inciter les citoyennes à œuvrer pour la Patrie.

les six millions de logements détruits par la guerre n'ayant pas encore été remplacés. Les seuls appartements que l'on peut acquérir en toute propriété sont situés dans des immeubles collectifs. La surface attribuée dépend de la taille de la famille, mais n'excède jamais 60 m².

NOMENKLATURA

Les femmes des 750 000 privilégiés qui constituent la Nomenklatura à travers toute l'Union soviétique, comme celles des grands dignitaires militaires et des académiciens, ne travaillent pas. Décision prise par Staline !

● Travail, famille, maternité, sexualité, autant de domaines, on le voit, où les responsabilités pèsent lourd sur les femmes, dans un pays qui se targue d'avoir, grâce au socialisme, réalisé leur libération.

« Il reste des problèmes relatifs à l'amélioration de la condition féminine » reconnaissent ceux qui se font l'écho du Parti (2), « mais la question de la femme n'existe plus sous son aspect classique, telle qu'on la trouvait dans notre pays auparavant ou qu'elle se présente encore actuellement dans les pays occidentaux... »

Dans ce contexte, il est naturellement intolérable d'entendre s'élever des protestations et l'on se souvient que c'est en termes d'exil que les autorités ont répondu, en 1980, à la profession de foi féministe et passionnée des principales animatrices de l'almanach « Femmes et Russie » (3).

Elles y dénonçaient la séparation des tâches sur le plan professionnel et l'inégalité des salaires, relevaient l'absence des femmes en matière politique ou économique et lançaient à leurs compagnons, si souvent démissionnaires dans leurs responsabilités familiales, des appels au partage et au dialogue.

Cette réalité présentée par des femmes dissidentes courageuses se trouve curieusement confirmée par des statistiques et des analyses officielles.

A la veille des 70 ans du communisme, des sociologues soviétiques constatent que les femmes « se révoltent », la Pravda déclare en août 83 « qu'il est temps de promouvoir les femmes, de les placer à la tête des organes principaux du Parti ». Quant à certains démographes officiels, ils attribuent la baisse de la natalité « à une riposte spontanée des femmes face à leurs trop lourdes charges », moyen par lequel « elles réduisent elles-mêmes leur inégalité »...

Michèle Michellod

(1) « Repères », AFI, Paris, février 1984.

(2) « Etudes soviétiques », édité par l'Agence Novosti, mars 1983.

(3) Almanach « Femmes et Russie », 1980, Editions des Femmes.

MOUVEMENT DES FEMMES EN URSS « C'EST L'AFFAIRE DE L'ETAT ! »

Lors de son passage à Zurich, nous avons rencontré Nina Kisselova, membre du Praesidium des femmes soviétiques et rédactrice en chef de l'édition soviétique de la revue *Femmes du monde* éditée par la Fédération internationale démocratique des Femmes (FIDF).

FS : En Europe, nous avons entendu parler du mouvement féministe en URSS surtout à travers les publications de femmes considérées comme dissidentes ou qui ont quitté le pays. Que pensez-vous de leurs écrits et êtes-vous d'accord que le type de problèmes qu'elles évoquent (alcoolisme des hommes, par exemple) existe ?

NK : Je n'ai pas lu la littérature produite par ces femmes et je ne puis donc pas vous répondre sur ce point. De toute façon, comme elles ont quitté le pays, elles ne peuvent pas parler pour les femmes soviétiques.

FS : Pour votre part, alors, que voyez-vous comme difficultés majeures à affronter par les femmes, chez vous ?

NK : En URSS, 93 % des femmes adultes travaillent ou étudient. Dès lors, la tâche principale à laquelle est confronté l'Etat est de créer les conditions optimales pour que la femme puisse concilier ses différents rôles, de citoyenne, épouse, mère et travailleuse. En ce moment, le problème du cumul des fonctions n'est pas encore résolu de façon optimale. L'Etat encourage la femme à travailler car le prestige (non seulement social mais également familial) d'une femme qui travaille est plus élevé que celui d'une ménagère.

FS : Quelles sont les priorités de l'Etat dans ce domaine ?

NK : D'abord, l'augmentation des équipements préscolaires. D'ailleurs, d'un Plan Quinquennal à l'autre, le nombre prévu augmente. Ensuite, l'élargissement des services qui aident les femmes à gagner du temps, par exemple, l'augmentation des plats pré-cuisinés. Il s'agit pour l'Etat de produire le maximum de services pour la femme de manière à ce qu'elle puisse libérer du temps pour elle et surtout pour son rôle de mère. La femme doit pouvoir être une interlocutrice valable tant auprès de ses enfants que dans la société. Enfin, l'Etat tente de rendre tous les travaux créatifs, tous les métiers, si vous voulez, afin qu'ils soient source d'épanouissement. N'oubliez pas qu'il y a 66 ans, 85 % des femmes étaient analphabètes et, dans certaines régions, elles étaient très opprimées par les mœurs locales et la religion.

FS : Toutes ces mesures, si elles aident les femmes, n'incitent guère



En URSS, 93 % des femmes travaillent ou étudient.

Photo BIT

les hommes à prendre leur part dans le travail ménager...

NK : Nous nous en occupons aussi. C'est le rôle de la culture. La presse, les mass media, le théâtre, les arts et la propagande sont utilisés pour orienter vers le partage des tâches, vers une égalité réelle entre l'homme et la femme et une distribution des rôles dans la famille.

FS : Une dernière question. Est-ce que, dans le contexte soviétique, cela a un sens de parler de mouvement des femmes ?

NK : Non, car chez nous, c'est l'Etat qui se charge de tout. Il n'y a pas de mouvement spécial des femmes pour se libérer. Par contre, il y a des sections féminines dans beaucoup d'organisations : les syndicats, les associations de peintres, d'artistes, etc. Nous avons aussi le Comité des femmes soviétiques qui comprend des représentantes de tous les ministères, des syndicats et autres organismes importants. Ce comité peut faire des propositions au Soviet Suprême de l'URSS. Par exemple, la nouvelle Constitution de notre pays comprend non seulement un article sur l'égalité des droits entre hommes et femmes, mais également la garantie matérielle de ces droits, et cela grâce à une proposition faite par le Comité des femmes soviétiques.

Propos recueillis par
Martine Chaponnière